

## Le lait « contrarié »

*Agnès Fine*

---

*Quand des femmes, persuadées que leur lait maternel était devenu du poison, cessaient d'allaiter leur enfant, on parlait de « lait contrarié ». Il arrivait que leur médecin partage cette opinion... C'était il n'y a pas si longtemps ; des femmes s'en souviennent.*

Moi, j' avais beaucoup de lait, mais il ne valait rien, mon lait, parce que j' étais un peu trop nerveuse... Vous savez, tout me contrariait, la moindre chose, je ne pouvais pas allaiter ! Mon fils, je l' ai allaité peut-être deux mois, et encore... Mais un jour j' ai entendu ma belle-mère faire une réflexion désagréable et alors ça m' a contrariée ! Ça m' a contrariée ! Et alors j' ai donné le sein à ce petit, le lait n' était pas bon, j' ai fait un peu de *laitada*, je ne sais pas comment le dire en français, du lait troublé ; au lieu que le petit reste beau comme il était, il avait maigri, diminué, diminué... ça n' allait pas. Alors le docteur a dit, il faut lui cesser le sein, lui donner du lait de vache. Je l' avais empoisonné, mon fils, parce que j' avais eu une sensation, mon lait se rendait eau, voyez. J' en avais beaucoup parce que j' étais obligée de me mettre des serviettes pour me tenir les seins, là, toujours mouillée, toujours mouillée, mais c' était de l' eau, c' était pas du solide... Ça, ça dépend de la personne. Tandis que Maman, elle avait du bon lait ; oh, elle avait du bon lait, Maman ! »

Collecté récemment, tel est le récit de la malheureuse expérience d' allaitement que vécut, dans les années 30, Marguerite, du vil-

lage de Bessède-de-Sault<sup>1</sup>. Enquêtant sur les pratiques d'allaitement dans quelques villages du pays de Sault (Pyrénées languedociennes), je recueillis des histoires individuelles étonnamment semblables. Ainsi celle de Marie qui aurait, elle aussi, « empoisonné » sa fille en l'allaitant alors qu'elle était de nouveau enceinte. Son bébé eut une « diarrhée verte » et elle dut immédiatement la sevrer. Quant à Célestine, elle raconte : « Au moment où j'allaitais mon fils, j'ai perdu mon frère ici, un frère de dix-huit ans, un bouquet de jeune homme, le plus jeune de la famille. Ça m'a tuée ça, je nourrissais le petit qui avait sept mois ; et alors j'ai eu un trouble là. Je ne l'ai pas négligé mais je lui ai donné du mauvais lait pendant un mois. Alors, il a fallu me faire partir mon lait. Le docteur m'a dit : "Pendant un mois, il ne faut pas qu'il tète, il faut attendre que vous vous soyez remise, mettez-vous dans l'idée que votre frère est mort et que votre fils mourra si vous faites comme ça." Je ne faisais que pleurer. » Le médecin ordonne donc l'arrêt momentané de l'allaitement, prescrit à l'enfant des graines d'Avéna et des phosphatines, en attendant que le bon lait maternel revienne. Néanmoins, au bout de quelques semaines, voyant le bébé dépérir, il demande à sa patiente de faire couler de son lait dans une tasse et, expérience risquée s'il en est, il le goûte : « Vous vous rendez compte s'il était fort ce docteur ! Moi, rien que de le voir faire, moi, je ne l'aurais pas bu ! » Il porte alors un nouveau diagnostic : « Ne croyez pas que ce lait soit du poison. Ce lait est extra, vous savez, pas d'histoires, il ne faut pas perdre ce lait ! Mon Dieu, il y en a qui ont perdu leur mari à la guerre, elles n'ont pas sevré leur enfant, et lui, falloir le sevrer parce que vous avez perdu un frère ! C'est malheureux de perdre un frère, mais quand même, dominez-vous ! » Pour plus de sûreté, le médecin fait procéder à une analyse. Comme le lait se révèle « très bon et très beurré », il ordonne la reprise de l'allaitement, que Célestine poursuit pendant sept mois.

En somme, ces récits d'empoisonnement d'enfants par le lait maternel renvoient à un savoir sur le lait maternel qui semble partagé non seulement par ces Bessédoises mais aussi par leur médecin. Toujours consulté, c'est lui qui ordonne l'arrêt momentané ou

---

1. Ce thème a fait l'objet d'une communication au colloque international de démographie historique sur la mortalité infantile (Montréal, octobre 1992). Une version plus détaillée paraîtra dans *Annales de démographie historique*, 1994.

définitif de l'allaitement lorsque le lait d'une femme se mue en poison dangereux pour son nourrisson. Ce savoir n'est pas limité à cette petite région - le pays de Sault -, ni même au grand Languedoc où il s'exprime exactement dans les mêmes termes. Il est attesté un peu partout en France, à la ville comme à la campagne : une enquête nationale menée en 1935 auprès des médecins ruraux, sous les auspices du Comité national de l'enfance, évoque en effet parmi les premiers facteurs d'abandon de l'allaitement maternel « les conseils intempestifs de l'entourage, la crainte irraisonnée de n'avoir pas assez de lait ou de n'avoir que du mauvais lait<sup>2</sup> ».

On peut donc se poser deux questions différentes et liées. Comment le lait maternel se transforme-t-il en poison mortel ? Autrement dit, quel est le contenu de ces représentations traditionnelles<sup>3</sup> ? Peut-on déceler une logique susceptible d'éclairer une telle croyance ?

La seconde concerne la position des médecins : comment peuvent-ils ordonner le sevrage alors que la vulgate médicale - encore à cette époque - est unanimement favorable à l'allaitement maternel et que les sommités du monde médical s'engagent de manière très militante en sa faveur ? En d'autres termes : comment s'articulent savoir scientifique et savoir « populaire » sur le lait de femme ?

### *Le trouble*

---

Différentes circonstances sont susceptibles d'altérer le lait de la mère ; Marguerite les résume ainsi : « Il ne faut pas être troublée quand on allaite un enfant, il faudrait pas être trop sensible. Vous savez, si on a une peur, une peine ou une colère, ou quelque chose qui vous tracasse, si vous donnez le sein à ce moment-là, l'enfant l'attrape ! Il y a des femmes qui peuvent avoir une colère, elles donnent le sein et ça ne se connaît pas, mais si on est trop sensi-

---

2. R. Cahuet, *L'Allaitement maternel à la campagne*, thèse de médecine, Paris, 1936, p. 32.

3. Voir E. et F. Van de Walle, « Allaitement, stérilité et contraception : les opinions jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle », *Population*, 1972, n° 4-5, p. 685-701 ainsi que M.-F. Morel, « Théories et pratiques de l'allaitement en France au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Annales de démographie historique*, 1976, p. 393-426.

ble, pam ! » Elle en est d' autant plus convaincue que sa propre mère se désolait d' avoir de la sorte « tué » son enfant âgé d' un mois. C' était en 1910, le feu embrasait une maison du village, tout le monde courait et s' affolait pour éteindre l' incendie. Sa mère - qui avait du si bon lait - eut une frayeur. « Le lait s' est troublé, de la grande peur qu' elle a eue. Et alors le petit a pleuré, elle lui a donné le sein et, en lui donnant le sein, elle lui a donné la mort. » Cette *laitada* mortelle n' est pas la seule connue dans le village. La mère de Thérèse lui a toujours raconté comment, elle aussi, avait tué son nourrisson âgé de quelques jours. Elle revenait des champs où elle était allée apporter le dîner à son mari. L' enfant pleurait, elle lui donna à téter sans prendre le temps de se reposer. « Ma mère a toujours pensé que ce petit était mort de ça, du lait chaud ; ça, tout le monde le savait, quand elles arrivaient du champ en sueur, elles devaient se reposer et laisser reposer leur lait, sinon c' était mauvais. »

Outre les émotions fortes, trois autres situations métamorphosent le lait maternel en poison : une sensation de « chaud et froid » (entrer dans une rivière trop froide ou un bain trop chaud) ; des relations sexuelles trop fréquentes ou trop passionnées - c' est ainsi que, dans les années 1905, on enlève précipitamment une enfant confiée à une nourrice toulousaine soupçonnée d' être femme à soldats : « Elle faisait toute cette gymnastique, son lait ne valait rien ! » ; enfin le retour des règles. En 1966, la fille de Thérèse allaite son fils, mais « au bout d' un mois, explique sa mère, elle a eu ses règles de nouveau, alors ce lait est devenu comme de l' eau. C' était pas la peine de donner ce lait au petit. On l' a sevré, sinon elle avait du lait que... jamais ! il poussait comme tout ! ».

Si l' on récapitule les différentes causes d' altération du lait, on peut les classer en deux groupes. D' une part, les commotions à la fois physiques et morales : une trop grande fatigue, un chaud et froid, des émotions fortes (peur, colère, chagrin, relations sexuelles passionnées). Sur ce point les médecins partagent l' avis commun. « Toutes les émotions dépressives, surtout lorsqu' elles sont brusques, peuvent diminuer ou tarir la sécrétion lactée, au moins d' une manière temporaire. La frayeur, la colère, le chagrin peuvent supprimer la sécrétion lactée ou même la modifier et la rendre délétère. M. Budin a mis ces faits hors de doute », écrit le Dr Marfan, qui fait autorité en la matière. Son *Traité de l' allaitement et de*

*l'alimentation du premier âge*, édité en 1898, réédité en 1902 et 1930 et constamment cité par tous les médecins jusqu' à la Seconde Guerre mondiale est le plus complet sur ces questions. Il est donc formellement déconseillé aux mères trop nerveuses d' allaiter.

D' autre part, le lait s' altère lorsque la femme allaitante a un retour des règles ou une nouvelle grossesse. Ces deux événements marquent la fin de l' état bien spécifique de *laitière*, terme par lequel on désigne en pays de Sault la femme qui allaite. La bonne « laitière » ne doit être ni réglée ni enceinte et, sur ce point encore, les traités médicaux sont depuis longtemps d' accord. « La grossesse est une cause d' interruption de l' allaitement ; le lait est presque toujours insuffisant et de mauvaise qualité », peut-on lire encore en 1894 sous la plume de S. Icard, un des plus éminents propagandistes de l' allaitement maternel<sup>4</sup>. Quant au Dr Marfan, sa position est plus nuancée. Citant, comme s' il la partageait, l' opinion de Pinard et Budin opposés à l' arrêt de l' allaitement en cas de grossesse, il conclut de manière assez contradictoire en recommandant tout de même de sevrer le plus rapidement possible l' enfant s' il a plus de six mois. Mêmes hésitations pour la période des règles. S' il reconnaît que « la menstruation diminue la sécrétion du lait ou en altère la composition », il recommande de ne pas suspendre l' allaitement si les troubles digestifs de l' enfant ne sont pas trop importants.

Médecins et femmes sont également d' accord sur la manière dont on reconnaît qu' un lait « ne vaut rien ». On le voit à sa couleur et à sa consistance ; il est dit clair, bleuâtre ou roussâtre, trop liquide, semblable à de l' eau ou bien, à l' inverse, trop jaune et trop épais. Cette observation minutieuse se justifie car une consistance trop liquide ou trop épaisse est le signe d' un lait « troublé » dont on dit aussi qu' il est « caillé » ou « tourné », exactement comme le lait de vache qui se décompose en une partie solide, le caillé, et une partie liquide, le petit-lait. On comprend alors pourquoi un « trouble » produit aussi bien la liquéfaction extrême d' un lait appauvri « rendu en eau » que le tarissement subit. Dans ce cas, le lait caillé est si épais qu' il ne peut plus couler - ce qui peut provoquer des maladies importantes chez la femme -, ou bien la

---

4. S. Icard, *L' Alimentation des nouveau-nés. Hygiène de l' alimentation artificielle*, Félix Alcan, Paris, 1894, p. 47.

partie solide reste dans les seins et la partie liquide - cette sorte de petit-lait - s'écoule de manière très abondante. Mais elle n'est pas nourrissante et se transforme même en poison aux effets redoutables. L'enfant est atteint de rougeurs, vomissements, diarrhées, amaigrissement, convulsions dont il peut mourir. « Si l'on a une contrariété, quelque chose qui vous gêne, il ne faut pas essayer d'allaiter parce qu'on peut tuer le bébé », affirme Juliette, et les traités médicaux ajoutent à la liste des maux cités la syncope, l'éclampsie, l'épilepsie, le tétanos, la paralysie et l'apoplexie. Les faits ne sont pas mis en doute par les médecins, même s'ils reconnaissent dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle « qu'on ignore complètement la nature, le genre d'altérations que subit cette sécrétion en pareilles circonstances<sup>5</sup> ». Les femmes ont leur explication. Ainsi, Juliette, qui a nourri longtemps son aîné, sevré sa seconde fille en 1954 à la suite d'une contrariété due au décès de l'oncle de son mari : « À l'époque, ils ne savaient pas pourquoi ces enfants mouraient mais c'était un coup de sang au lait, on disait, c'était le "lait contrarié", voilà ! » Notons que le même adjectif qualifie la femme et son lait que l'on voit ainsi personnifié comme dans d'autres expressions. On parle aussi de « lait fatigué », on dit qu'il « s'en va », qu'il « revient », qu'il « part en pèlerinage », qu'il « s'irrite si on le vexé », « se fâche » ou encore qu'« il veut être tranquille<sup>6</sup> ». Le lait serait-il sujet au « coup de sang » ?

### *Un vrai venin*

---

« Les troubles, c'est terrible, c'est le lait qui casque le premier, là ! Une peine, une chute ou une maladie, le lait prend tout, oui, parce que le lait vient du sang et c'est le sang qui casque le premier quand vous avez quelque chose, alors ! » Comme Juliette, Célestine affirme là un point central de la vieille physiologie des

---

5. V. Sous, *De l'influence immédiate des émotions morales de la nourrice sur la santé des enfants à la mamelle*, thèse de médecine, Paris, 1859, p. 14.

6. Selon l'ethnographe catalan J. Amades dont les enquêtes datent de l'entre-deux-guerres, une des manières de tarir son lait consistait à en lancer un jet sur le mur et à lui tourner ensuite le dos. « Le lait étant très susceptible et délicat, il se fâche et s'en va » (Folklore de Catalunya. Costums et creences, Editorial selecta, Barcelona, 1980, p. 74). En Languedoc, la personnification du lait s'exprime moins dans les pratiques que dans le langage.

humeurs du corps féminin qui fait provenir le lait du sang, formulé en des termes presque semblables dans les ouvrages médicaux de l'époque. On reconnaît les théories physiologiques antiques, reprises avec une grande constance par les médecins de la fin du Moyen Âge et de l'époque moderne. En effet, selon Aristote (IV, 8), pendant la grossesse l'enfant se nourrit du sang de la mère qui ne s'écoule plus ; puis au moment de la naissance, le lait est produit à partir du sang menstruel, mais dans ce cas, « le lait est du sang qui a subi une coction parfaite et non du sang corrompu... Durant l'allaitement, les règles n'ont pas lieu, si la nature suit son cours normal, et il n'y a pas de conception : si celle-ci se produit, le lait se tarit parce que la nature du lait est la même que celle des règles. Car la nature ne peut pas prodiguer ses efforts en deux directions à la fois : si la sécrétion se produit d'un côté, il est nécessaire qu'elle manque de l'autre, à moins qu'il ne s'agisse de quelque effet violent et contraire à la normale<sup>7</sup> ».

Ainsi, le sang menstruel, au lieu de s'écouler ou de se porter dans la matrice pour nourrir l'embryon, monte dans les seins où il subit une élaboration qui le cuit et le blanchit. « L'ordre de la nature est que tout le sang de la femme retenu est dédié pour nourrir l'enfant et ne doit sortir que converti en lait pur et impur », écrit Louise Bourgeois au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>, pour que l'on se méfie des nourrices à qui « les purgations reviennent trop tôt » car, dans ce cas, le lait alimenté par un sang moins abondant et appauvri devient un « vrai venin ». Conviction entièrement partagée par cette ancienne de Colomiers (Haute-Garonne) : « Le lait devient clair, alors que quand on n'a pas ses règles, les seins sont gonflés de lait, du bon lait, du bon sang<sup>9</sup>. » De même en cas de grossesse, le sang retenu pour nourrir l'embryon fait défaut pour fournir un lait riche. Non seulement comme le disent couramment les femmes « l'enfant suce les pieds de son frère » en nuisant à l'embryon auquel il dérobe sa substance, mais lui-même s'empoisonne avec du mauvais lait. Aussi sèvent-elles leur enfant dès qu'elles se savent de nouveau

---

7. Aristote, *De la génération des animaux*, P. Louis, Les Belles Lettres, Paris, 1961, p. 172.

8. Louise Bourgeois, *Observations diverses sur la stérilité, perte de fruit, fécondité et accouchements et maladies des femmes et enfants nouveau-nés* amplement traités et heureusement pratiqués par L. Bourgeois dite Boursier, sage-femme de la reine, Melchior, Paris, 1626.

9. H. Bouyé, *Mères et nourrissons dans le Toulousain au début du siècle*, maîtrise d'histoire, Toulouse-Le Mirail, 1985, p. 220.

enceintes. Les règles et la grossesse « contrarient » donc la direction normale du mouvement du sang de celle qui allaite.

Mais de même que le sang des règles doit descendre pour s'écouler, ou pour nourrir l'embryon dans la matrice de la femme enceinte, le sang de la femme allaitante, une fois monté dans les seins et transformé en lait, doit pouvoir s'écouler normalement. Autrement dit, il ne faut pas « contrarier » le cours normal du lait qui, sinon, risque de se répandre ailleurs dans le corps. Ces graves troubles connus sous le nom de « lait répandu » ou encore « dépôts laiteux » sont provoqués selon Levret « par la partie butyreuse rancie du lait dépouillé de sa partie séreuse<sup>10</sup> » qui se dépose dans différentes parties du corps, dans la tête par exemple ; ils « peuvent provoquer une apoplexie laiteuse où les femmes périssent ». Célestine l'a craint quand elle a dû conserver un lait que son enfant ne tétait plus : « J'aurais pu en mourir, moi, d'avoir tout ce lait », dit-elle. « De vastes abcès, des rhumatismes, des engorgements chroniques tourmentent parfois le reste de leur vie les femmes qui n'ont pas allaité », peut-on lire dans une thèse de médecine en 1829<sup>11</sup>. En effet, il faut que le lait s'évacue d'une manière ou d'une autre, par les seins, les selles, les sueurs ou les urines. Pourtant, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, on doute de la réalité de cette maladie ; ainsi, en 1865, le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* Dechambre : « Les ravages attribués au "lait répandu", considéré comme la cause de la plupart des maladies qui pourront se développer par la suite, sont purement imaginaires, et cette erreur, qui est restée populaire, est si complètement contredite par l'observation qu'il y a lieu d'être surpris que les médecins en aient été les plus actifs propagateurs à une époque encore peu éloignée. » Si on ne la trouve plus guère mentionnée dans les traités médicaux postérieurs, la place logique qu'elle occupe dans une représentation cohérente de la circulation des flux féminins en maintient la présence bien plus tardivement. Ainsi une jeune accouchée en serait morte à Narbonne dans les années 20 : « Le lait s'est mélangé avec le sang, ce qui arrivait avant très très souvent, tandis que maintenant non, avec les anti-

10. G.-A. Montain, *Du lait considéré comme cause des maladies des femmes en couches*, Paris, 1808.

11. Dr Bombail-Pilhes, *De l'allaitement et de ses divers modes*, thèse de médecine (n° 53), Paris, 1829, p. 8.

biotiques ; et alors le lait s' est porté à la gorge. On l' a opérée, chez elle, mais elle est morte. »

Si le mauvais lait peut être le résultat d' un cours contrarié du sang menstruel dans le corps de la femme, en cas de commotion le lait troublé provient d' un trouble du sang. Celui-ci peut intervenir à tout moment mais les femmes y sont particulièrement sensibles pendant la période de leurs règles. Elles redoutent de *s' estrementir* (se troubler) ou de se *sanglasar* (se glacer le sang) - selon les termes occitans utilisés dans la région - en prenant froid, en trempant leurs pieds dans l' eau froide ou la rosée. De la même manière, il suffit d' une émotion pour que le sang bouille (de colère ou de contrariété) ou se « glace » (d' effroi). Dans ces cas, il se « trouble », se « caille » et, exactement comme le lait, il est « retenu » - c' est alors une aménorrhée - ou au contraire il « tourne en eau » sous forme d' hémorragies abondantes. Dans le Midi toulousain, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les femmes poursuivies en justice pour avortement se défendent en invoquant ces raisons : elles n' ont jamais été enceintes et si leur entourage a pu constater un arrêt de leurs « mois », il était dû à un trouble, une lessive dans l' eau froide ou une vive émotion. Ces mêmes causes sont données aujourd' hui pour avoir provoqué la mort par hémorragie de plusieurs femmes au pays de Sault<sup>12</sup>. D' où l' importance de ménager les femmes réglées comme les femmes qui allaitent pour éviter de leur faire « tourner le sang ». Car le mauvais sang peut tuer les premières et donner aux secondes un lait empoisonné.

## *Chaleurs*

---

On se souvient du récit, évoqué plus haut, d' une *laitada* mortelle provoquée par une mère en sueur, alors qu' elle revenait des champs. Thérèse, sœur de l' enfant décédé, en tient le récit de sa mère elle-même. Aujourd' hui, elle commente : « C' est possible parce que pour les vaches, c' est pareil. Quand on faisait travailler les bêtes et qu' elles nourrissaient les veaux, on ne les faisait pas téter de suite, on laissait reposer les vaches en leur donnant à manger, elles

---

12. A. Fine, « Savoirs sur le corps et procédés abortifs au XIX<sup>e</sup> siècle », *Communications*, 1986, n° 44, p. 107-136.

buvaient et tout, et après on faisait téter les veaux sinon on leur donnait, ça s'appelait *una laitada* ; ces veaux étaient malades, très malades, ils tombaient le poil, certains mouraient même. Ma mère avait toujours pensé que ce petit était mort de ça. Du lait chaud. » Chez les femmes, comme chez les femelles animales, le lait apparaît donc comme une humeur fragile qui « s'élabore » à partir du sang dans certaines conditions de chaleur puisque l'on parle de coction, mais qui tourne s'il devient trop chaud. On doit donc éviter une brusque élévation de la température du sang. Or ce sont exactement les effets des coups de sang que provoquent la plupart des situations évoquées précédemment : outre la fatigue physique après un effort, le sang s'échauffe sous l'effet d'une grande émotion, en particulier la colère. Au XVI<sup>e</sup> siècle Laurent Joubert, médecin montpelliérain, en analyse les effets sur la lactation<sup>13</sup> : « La colère et autres grandes passions d'esprit, échauffant les humeurs, bien souvent émeut les menstrues hors de leur terme et par conséquent fait retirer la matière du lait. D'autres fois sans provocation des menstrues, le lait défaut par la seule ébullition causée de la colère qui le fait perdre tout à trac. Car le sang qui voulait être attiré des mamelles se retire autre part et en étant une fois détourné, il n'y retourne pas facilement. Ainsi le lait échauffé de colère se perd. »

Le sang s'échauffe aussi dans le feu des passions érotiques. Aussi les médecins répètent-ils depuis Galien que les plaisirs conjugaux doivent être modérés, sinon bannis « car la copulation rend le lait séreux, insipide et jaunâtre c'est-à-dire imparfaitement élaboré », comme on peut encore le lire dans un ouvrage médical en 1917<sup>14</sup>. On sait la surveillance sévère dont étaient l'objet les nourrices « sur lieu » que l'on séparait de leur mari. Joubert prône la modération plutôt que la continence totale car « il vaut beaucoup mieux que la nourrice ait la compagnie de son mari et sagement et modérément que si elle brûle d'amour. Le grand désir non satisfait est le principal qui trouble le lait comme l'on voit des nourrices fort amoureuses qui vont après les hommes comme chiennes chaudes...

---

13. L. Joubert, *Erreurs populaires au fait de la médecine et régime de santé corrigées* par Laurent Joubert, conseiller et médecin ordinaire du Roy, en Avignon, par Guillaume Bertrand, 1578, p. 523-528.

14. Dr Garnier, *Le mariage, dans ses devoirs, ses rapports et ses effets conjugaux du point de vue légal, hygiénique, physiologique et moral*. Librairie Garnier-Frères, Paris, 1917.

Le lait échauffé d'une femme passionnée d'amour est pire de beaucoup plus nuisant que celui d'une femme enceinte ».

Brûler de désir donne donc aux nourrices comme aux femelles en chaleur un lait chaud vicié. Femmes et médecins en sont bien persuadés et prennent les précautions nécessaires lorsque les enfants sont alimentés au lait de vache car selon Marfan « le lait fourni par les bêtes en période de rut ou atteintes de nymphomanie est toxique<sup>15</sup> ». Aussi les femmes préfèrent-elles choisir une vache du même âge que leur enfant pour que le lait soit mieux adapté et surtout pour mieux surveiller la bête nourricière. « Quand c'était pour un bébé, on disait toujours d'avertir si la vache était en "furie", si la vache était pour le taureau parce qu'alors le lait était tourné. Parce qu'alors le sang est en révolution. On le dit bien que quand on a ses règles la température augmente », explique Jeanne. Le terme « furie » désigne de manière significative à la fois l'extrême colère et la femelle animale en chaleur, deux états qui se caractérisent par une même « révolution » du sang. Curieusement, un rapprochement est fait par notre interlocutrice avec celle qui s'opère dans le corps féminin au moment des règles. Une équivalence est donc ainsi posée entre femme « chaude » - au double sens du terme - et femme réglée. Elle est énoncée de manière tout à fait explicite au XVII<sup>e</sup> siècle par Louise Bourgeois qui recommande de ne pas choisir de nourrices « d'humeur amoureuse car leurs purgations leur reviennent plus tôt à cause d'une chaleur immodérée qui est dans leur sang ». Cette équivalence est parfaitement incarnée par la femme rousse, être de sang, renommée pour son ardeur sexuelle, comme l'a montré Y. Verdier<sup>16</sup>. Cette femme au sang chaud, à la transpiration abondante, ne peut avoir qu'un lait trop chaud. D'où sa réputation très ancienne d'exécrable nourrice répétée avec une constance remarquable par les médecins du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Dans la même logique, le sang chaud des femmes réglées ne saurait être mis en contact avec l'eau froide, au risque de se « glacer » en une coagulation dangereuse ou de « tourner en eau ». L'affinité de chaleur que l'on découvre entre le lait troublé et le sang des règles se vérifie par un autre trait.

Joubert signale que le lait chaud est « roussâtre, clair et séreux

---

15. Marfan, *op. cit.*, p. 93.

16. Y. Verdier, *façons de dire, façons de faire*, Gallimard, Paris, 1979.

tandis que le lait blanc et épais signifie la chaleur y être moindre de beaucoup ». Par bien des aspects, sa couleur rappelle le *colostrum* appelé *rousol* en occitan (roussâtre)<sup>17</sup>, ce premier lait, trop proche encore du sang menstruel dont il provient, dont tout le monde s'accorde à reconnaître la valeur purgative, bonne pour nettoyer le nouveau-né de ses impuretés pour les uns, pour les autres, au contraire, mauvais car ce « lait couvé » risque de « l'enflammer ». D'ailleurs, les médecins de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle croient déceler au microscope des traces de colostrum dans le mauvais lait des femmes réglées ou enceintes.

Par sa couleur, sa consistance, sa chaleur, le mauvais lait se rapprocherait donc du mauvais sang des femmes, leur sang menstruel, comme lui véritable poison aux effets délétères et nocifs. Il serait un lait qu'une chaleur excessive ferait redevenir proche du sang menstruel dont il provient. Et si, comme on l'a vu, ce dernier est associé au désir sexuel des femmes, si le coït provoque le retour des menstrues comme le pensaient les médecins de l'Antiquité romaine, le lait « contrarié » signalerait aussi les effets néfastes de la conjonction de deux états féminins devant rester disjoints, celui d'épouse, sujet et objet du désir sexuel de son mari et celui de mère (femme enceinte ou nourrice). Ne dit-on pas qu'une nourrice enceinte « abuse » son enfant ou encore le « trompe », posant ce dernier en rival de l'époux ? N'est-ce pas aussi cette nécessaire disjonction qu'expriment, dans d'autres cultures, les tabous sexuels qui pèsent sur la femme allaitante<sup>18</sup> ?

### *Femmes et médecins*

---

Depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la médecine rationna-

---

17. V. Cabrol, *Le Têteur : le dernier des métiers*, mémoire de DEA d'ethnologie, Toulouse, EHESS, 1991.

18. Selon l'ethnologue M. Jeudy-Ballini, chez les Sulka de Nouvelle-Bretagne (Papouasie-Nouvelle-Guinée) la grossesse d'une femme nourrissant un enfant au sein est censée provoquer la formation d'un nouveau lait toxique qui fait « tourner » l'ancien et lui donne, de blanc qu'il était une couleur jaune. « Vue comme une des principales causes de mortalité infantile, la maladie qu'on attribue à l'ingestion de ce lait se signale notamment par des diarrhées et un décharnement du nourrisson, donnés comme identiques à ceux de cette autre maladie appelée *a sle* (« souillure ») et qui menace également l'enfant si la femme qui l'allaita a des rapports sexuels avant qu'il ne soit sevré, cf. « De la filiation en plus : l'adoption chez les Sulka de Nouvelle-Bretagne », *Droit et Cultures*, 1992, n° 23, p. 109-135.

liste et scientifique cherche à expliquer pourquoi et comment le lait maternel se transforme en poison. La réalité des faits n'est guère contestée mais on réfléchit sur la nature de l'altération et sur l'opportunité d'en faire une contre-indication de l'allaitement.

On procède à des analyses chimiques de laits prélevés sur des femmes enceintes, des femmes réglées, ou des femmes ayant subi un accès de colère ou un fort chagrin. L'expérimentation n'est pas facile mais, en 1853, Vernoy et Becquerel font paraître un mémoire important, *Le lait de femme dans l'état de santé et de maladie*, abondamment cité par la suite. Comparant le lait d'une nourrice enceinte au lait normal, ils le trouvent plus concentré, plus riche en sucre et en « beurre », et plus pauvre en matières protéiques ; le lait de la femme réglée serait plus riche en caséine, beurre et sels, avec une diminution des sucres. Les analyses microscopiques et chimiques se succèdent mais se contredisent tellement que les auteurs sont contraints d'en revenir à leurs propres observations « cliniques » et à celles de leurs prédécesseurs pour confirmer ou infirmer leur intime conviction. À partir des années 1894-1895, les découvertes scientifiques de l'ère pastorienne, en apportant de nouvelles connaissances, entraînent aussi une réélaboration des savoirs anciens sur la question. C'est ainsi qu'au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, on voit apparaître, avec le Dr Marfan, une nouvelle hypothèse : « Il est possible que le lait de la période menstruelle renferme des substances de l'ordre des toxines dont la chimie ne peut déceler la présence. » Cette idée aura un large succès aussi bien dans le monde médical que dans le public jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. « Nombre de médecins et d'accoucheurs font arrêter l'allaitement dès que la température de la mère dépasse 37,5 ° C, craignant que des toxines ne passent dans le lait. C'est une notion fort répandue dans le public », déplore un médecin partisan de l'allaitement maternel<sup>19</sup>. Cet auteur conclut d'ailleurs sa thèse par le constat qu'il faut éduquer les mères mais qu'il est encore plus urgent d'éduquer les milieux médicaux pour lutter contre les préjugés et erreurs qui font obstacle à l'allaitement au sein.

En somme, il n'y a rien d'étonnant à ce que les médecins du pays de Sault - comme ceux de n'importe quelle autre région fran-

---

19. A. Aboulenc, *Enquête sur l'allaitement maternel dans la région parisienne et sur les motifs de son abandon*, thèse de médecine, Paris, 1945, p. 40.

çaise pendant l'entre-deux-guerres - aient été convaincus que certains états ressentis par la mère transforment son lait en un poison mortel. C'est ce que leur ont dit leur mère et leur épouse, ce qu'ils ont appris à la faculté de médecine de leurs plus éminents professeurs, c'est ce qu'ils lisent dans leurs périodiques et leurs encyclopédies médicales. Leur conviction ne peut que se trouver confortée par les indéniables progrès du savoir scientifique médical dans d'autres domaines, en particulier celui de l'allaitement artificiel. Si, pour la génération précédente, la présence d'un mauvais lait ne suffisait pas à faire abandonner l'allaitement maternel faute d'alternative, dans les années 30, l'utilisation de plus en plus simple et facile des laits animaux pasteurisés ou des laits artificiels, leur innocuité reconnue, poussent les médecins à ne plus courir le risque de laisser s'empoisonner l'enfant. En cas de diarrhées, de vomissements ou d'amaigrissement suspects, ils font procéder à des analyses chimiques du lait et si l'on s'aperçoit que l'un est « trop aqueux » ou au contraire « trop riche en beurre », on décrète qu'il « ne vaut rien » et, pour plus de sûreté, on arrête l'allaitement. Ce faisant, les médecins vont aussi dans le sens d'un désir profond de leur nouvelle clientèle féminine, attirée par les facilités et la liberté que donne l'alimentation au biberon, rassurée par les réclames des firmes industrielles qui, en affichant des photos de bébés joufflus élevés au lait animal, attestent de la valeur de produits diffusés massivement, y compris dans les catégories sociales les plus élevées.

Ainsi, même s'il s'est toujours trouvé des individus - parmi les femmes ou les médecins - pour contester tel ou tel aspect de cet ensemble de représentations du lait maternel, formulé à des époques et en des termes un peu différents, les savoirs des uns et des autres sont néanmoins très proches.

Sans doute peut-on voir, dans cette culture partagée, une des raisons de la confiance des femmes à l'égard de leur médecin. Celle-ci a probablement favorisé - en retour et dans le même temps - l'abandon de l'allaitement au sein et l'adoption des nouvelles règles d'hygiène de l'allaitement au biberon.

---

*Agnès Fine*

**lemangeur-ocha.com** - Gillet, Philippe (sous la direction de). Mémoires lactées. Blanc, bu,  
biblique : le lait du monde. Autrement, Coll. Mutations/Mangeurs N°143, Paris, 1994, 222 p.,  
bibliogr.